

Essai

Gérald Alexis, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Yvan Cliche, Yves Laberge, Laurent Laplante, Michel Peterson and Vincent Thibault

Number 126, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

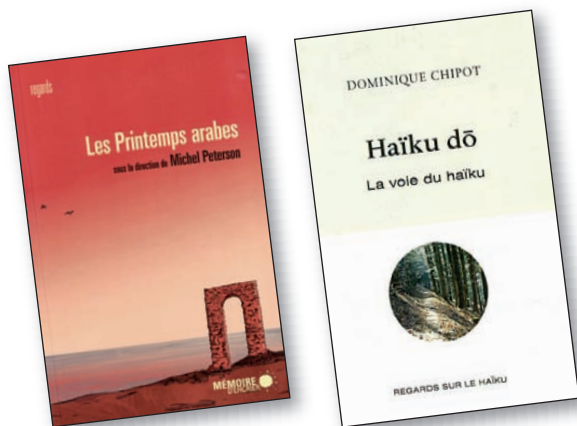
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Alexis, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Cliche, Y., Laberge, Y., Laplante, L., Peterson, M. & Thibault, V. (2012). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (126), 43–65.



Sous la dir. de Michel Peterson
LES PRINTEMPS ARABES
 Mémoire d'encrier, Montréal, 2011,
 192 p. ; 29,50 \$

Le livre contient quatorze textes, d'approches diverses (poèmes, analyses, entrevues, récits), autour des secousses politiques majeures qui ont touché le monde arabe depuis janvier 2011.

À juste titre, Michel Peterson, qui a dirigé ce collectif, souligne que « c'est le refus de l'humiliation plus encore que de la tyrannie qui fut le levier de la révolte [...] des jeunes bien plus que des intellectuels » et signale que « si beaucoup de sang a coulé, c'est avec l'espoir heureusement fou que de nouvelles créations individuelles et collectives puissent voir le jour ».

Karim Jbeili, dans « Anthropologie du geste de Mohamed Bouazizi », s'intéresse à la valeur symbolique du jeune Tunisien qui s'est immolé à la suite de l'humiliation qu'il avait subie de la part de la police locale. « Ce corps qui, jusqu'à présent, était la propriété de Dieu et qu'on ne pouvait détruire qu'en prenant le prétexte de tuer un ennemi, Bouazizi en prend possession et s'autorise de l'immoler sous sa propre responsabilité. » Et ainsi d'espérer que les États arabes fassent de même, c'est-à-dire agissent enfin avec la maturité d'entités collectives actives et responsables.

Un des textes les plus intéressants de ce recueil est l'entrevue réalisée avec Youssef Seddik, un grand intellectuel tunisien. Décrivant l'histoire ancienne et récente de la Tunisie, il dit de Ben Ali, le dictateur déchu de la Tunisie : « [...] le pouvoir ne pouvait être pris que par quelqu'un de félon, que par un conspirateur, un Cinna qui a réussi, si vous vous souvenez de cette pièce de Corneille ».

Pour avoir vécu, sur place, la Révolution tunisienne, je ne peux que souscrire à cette interprétation. Ben Ali n'était absolument pas à la hauteur de ce pays, le plus fonctionnel du monde arabe. Ben Ali était une mauvaise parenthèse de l'histoire de la Tunisie.

Comme aussi du reste tous les auteurs de ce livre, on souhaite très fort que la Révolution tunisienne amène une vraie rupture avec le passé récent, et le retour progressif de la civilisation arabe comme digne contributrice du progrès scientifique et humain.

Yvan Cliche

Dominique Chipot
HAÏKU DÔ
 LA VOIE DU HAÏKU
 Tire-Veille, Baie-Comeau/David, Ottawa,
 2011, 142 p. ; 16,95 \$

Francine Chicoine, spécialiste du haïku, m'a parlé avec tant d'enthousiasme des travaux de Dominique Chipot que j'étais

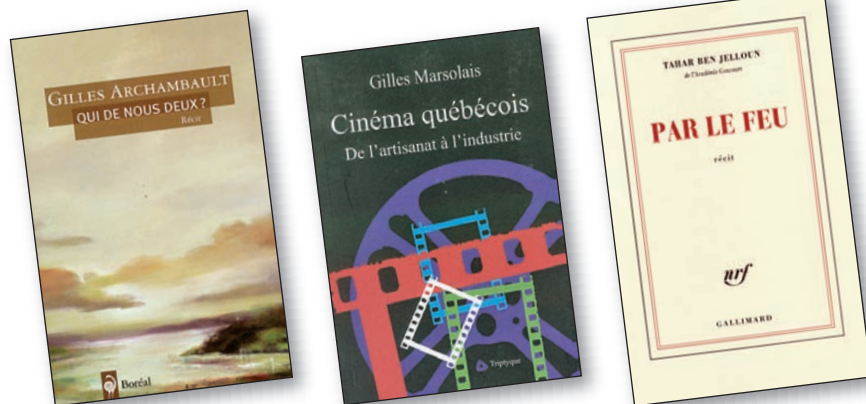
tout triste de ne pas trouver ici en librairie *Tout sur les haïkus* (Aléas, 2006). L'auteur rayonne pourtant dans toute la communauté francophone du haïku, et les amateurs ont déjà applaudi ses traductions (pensons à l'anthologie *Du rouge aux lèvres, Haïjins japonaises*, La Table Ronde, 2008). Enfin, hourra, troisième trimestre 2011, les éditions Tire-Veille et David nous présentent la nouvelle collection « Regards sur le haïku », qui réunira des essais et réflexions. Premier titre de la collection, coup de bol : *Haïku dō*, un guide signé Chipot et à l'image de l'illustre poème : bref, clair, incisif, et éminemment pratique.

Des techniques et astuces précises, certes, mais juste assez de théorie pour arriver à la transcender. Car ne soyons pas naïfs : « La forme n'est finalement qu'un outil au service du poète. Rien d'autre et il semble vain de définir le haïku en 'poème de 17 syllabes réparties sur 3 lignes' ». L'auteur avertit encore ses collègues et amis auteurs (on sent bien une amitié, que l'on doit peut-être à l'habitude des ateliers d'écriture) : « Nous ne devons pas publier des choses banales que quiconque pourrait écrire [ou] nous attarder sur des visions superficielles comme 'avec bruit / plonge / une grenouille' », soulignant au passage le sentiment de lassitude que suscitent certaines traductions du célèbre haïku de Bashô.

En exergue, un Pennac en grande forme met l'ambiance : « La spontanéité, ça s'éduque ». De quoi éviter les trop-pleins romantiques. Car « même s'il est le fruit d'une impression vive, ne nous pressons pas. Le haïku peut parfois être mijoté. Sa spontanéité, sa fraîcheur ne pâtiront pas de quelques judicieuses corrections ». Et encore : « Peut-être notre regard sur le monde changera-t-il, peut-être notre vie évoluera-t-elle. [...] Mais si aucun changement ne vient, peu importe. Ce n'est pas le but. Le haïku est un art, pas une thérapie, même si, par sa valeur spirituelle, il peut aider certains à surmonter leur vie ».

Se mérite une place de choix dans la bibliothèque de tout amateur, peut-être entre le délicieusement irrévèrent

| Gilles Archambault, cinéma québécois, Tunisie



Petit manuel pour écrire des haïku de Philippe Costa (Philippe Picquier, 2000) et le plus classique mais non moins attachant *Fourmis sans ombre* de Maurice Coyaud (Phébus, 1978). À noter : les haïkistes bien de leur temps trouveront *Haïku dô* en version numérique !

Vincent Thibault

Gilles Archambault QUI DE NOUS DEUX ?

Boréal, Montréal, 2011, 157 p. ; 17,95 \$

« Qui de nous deux / Partira le premier / [...] Qui de nous deux / Restera le dernier. » C'est d'une chanson de Marc Ogeret qu'est inspiré le titre du nouvel ouvrage de Gilles Archambault. Il y relate les derniers mois de vie de sa conjointe, Lise, qui a partagé sa vie pendant 52 ans. Il se remémore également certains moments de leur vie à deux, par exemple leur rencontre, leur mariage, leurs voyages, en particulier à Paris. Comme ses autres ouvrages, ce récit, tiré d'un journal tenu après le décès de la femme de sa vie, est livré sur un ton de confiance et de mélancolie.

Mais, cette fois-ci, l'ambiance est plus que jamais chargée d'émotion. Soyez prévenus : vous ne pourrez pas traverser ce livre sans verser de larmes. Vous serez bouleversés par la tendresse et le désarroi avec lesquels Gilles Archambault évoque

la douleur de perdre l'être qu'il aimait entre tous. « Je n'étais plus tout à fait moi, j'étais la moitié d'un couple », déclare-t-il, évoquant l'immensité du gouffre qui s'est installé dans sa vie.

Malgré tout, d'une certaine façon, Lise est encore là : « Parfois, en me mettant au lit pour la nuit, je viens bien près de lui souhaiter de faire de beaux rêves. Je l'ai fait si longtemps. Même les soirs de bouderie – il y en a toujours quelques-uns dans la vie d'un couple –, j'avais cette habitude. A-t-elle fait beaucoup de beaux rêves en vivant avec moi ? Je me contente de le souhaiter ».

En se remémorant certaines périodes de sa vie de couple, l'auteur se fait des reproches. Il regrette notamment d'avoir parfois été distrait, presque absent. Pourtant, il affirme : « Je n'ai jamais oublié en tout cas que je n'ai commencé à vivre que le jour où je l'ai connue ».

Dans son récit, Gilles Archambault se montre discret. « Il ne m'intéresse nullement de faire le récit de nos misères, de nos problèmes. Tout couple connaît un jour ou l'autre des moments difficiles », explique-t-il. N'empêche qu'il réussit, grâce à son grand talent d'écrivain, à faire comprendre, et même un peu à partager, l'immense détresse dans laquelle l'a jeté le départ de sa compagne. Son absence lui fait dire : « Cinquante-deux ans après,

je suis redevenu un être de monologue » ; « Vraiment, je suis un amputé ».

Qui de nous deux ? est un magnifique livre sur l'amour qui, il faut le répéter, vous tirera des larmes.

Gaétan Bélanger

Gilles Marsolais CINÉMA QUÉBÉCOIS DE L'ARTISANAT À L'INDUSTRIE

Triptyque, Montréal, 2011,
311 p. ; 30 \$

Pour plusieurs générations d'étudiants, Gilles Marsolais aura été le grand professeur de cinéma de l'Université de Montréal et par ailleurs l'auteur d'un ouvrage devenu classique : *L'aventure du cinéma direct* (Seghers, réédité aux 400 coups en 1997). Son nouveau livre regroupe plusieurs articles et critiques parus durant presque un demi-siècle. Le titre de ce recueil d'essais fait allusion au fait que dans le domaine du cinéma, ce passage de l'artisanat à l'industrie s'est réalisé au Québec beaucoup plus tardivement que dans bien d'autres pays.

D'entrée de jeu, on appréciera l'excellent chapitre, inédit en français, intitulé « Quand l'histoire du cinéma rejoint l'histoire », dans lequel l'auteur cerne habilement l'instabilité de l'identité canadienne, autant dans ses films documentaires que dans sa réalité quotidienne : « Il faut comprendre que, à travers l'expérience québécoise, c'est l'identité même du Canada, mal définie et terriblement fragile, vulnérable, qui est remise en cause et qui bouscule l'inconscient collectif canadien ». Ce chapitre substantiel est le plus approfondi de l'ouvrage. On trouve ensuite plusieurs textes plus brefs, dont un portrait de Michel Brault, caméraman, réalisateur et documentariste, suivi d'un entretien avec lui. D'ailleurs, l'ouvrage contient des entretiens intéressants avec Denys Arcand, Francis Mankiewicz et quelques jeunes réalisateurs québécois.

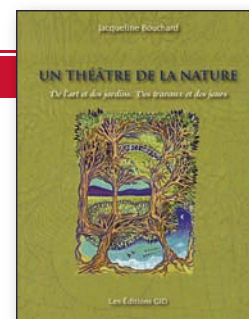
Gilles Marsolais traite du cinéma québécois en connaissance de cause, et avec une perspective très large, comme le font par ailleurs les historiens du cinéma québécois Yves Lever et Pierre Véronneau.

Passerelles entre l'art et la nature

La pédagogie s'exprime ici dans toute son intelligence. À la lecture des premières pages, le lecteur peut se croire gentiment invité à savourer les couleurs et les parfums de jardins surgis ici et là. Ce serait déjà sympathique, mais l'auteure s'empresse d'élargir la perspective en ouvrant la grille d'espaces aménagés et embellis par de fervents professionnels de l'aménagement et de l'horticulture. Qu'on songe simplement aux Jardins de Métis ou aux Jardins du Précambrien. Les merveilles de ce deuxième palier n'épuisent pourtant pas le savoir-faire de Jacqueline Bouchard. Elle entend, en effet, en anthropologue à l'écoute de toutes les formes de vie, nous dévoiler les étonnantes passerelles jetées entre l'art et la nature dans le cadre d'audacieux et éphémères festivals. Qu'on songe à l'ampleur du défi : les créateurs invités n'auront que quelques semaines sinon à peine quelques jours pour faire surgir un décor là où la nature aurait normalement requis des mois ou des années de patience. Avant le festival, il n'y a rien ; quand s'ouvre la célébration, chacun présente ce qu'il est parvenu à façonner en contournant souplement les lois de la nature. C'est la troisième étape d'un survol dont le sens profond nous est dévoilé dans sa liberté et sa beauté. « Comme les Aborigènes, les artistes contemporains s'inspirent du *genius loci*, l'esprit des lieux, pour créer des œuvres éphémères dans la nature : ils tiennent compte de la géographie et de l'aspect visuel de l'endroit, mais ressentent aussi son passé historique et son énergie tellurique et spirituelle. »

L'auteure met ainsi en application l'exigence de Bachelard qu'elle cite en exergue : « L'homme a besoin d'une véritable morale cosmique, de la morale qui s'exprime dans les grands spectacles de la nature pour mener avec courage la vie du travail quotidien ». Les motivations, telles qu'elles sont d'abord apparues, semblaient échevelées : l'une se dotait d'un lieu de beauté pour y méditer, l'autre demandait aux végétaux leurs secrets médicinaux, une troisième comptait sur les fleurs pour attirer le chaland... Mais ce n'était là que le premier pas vers les « jardins mythiques où tout a commencé ». Livre réfléchi, pénétrant, aux belles et multiples résonances.

Laurent Laplante



Jacqueline Bouchard

UN THÉÂTRE DE LA NATURE

DE L'ART ET DES JARDINS, DES TRAVAUX ET DES JOURS

GID, Québec, 2011, 200 p. ; 39,95 \$

Parmi de nombreuses critiques de films réunies dans la deuxième partie, on apprécie particulièrement les études de Gilles Marsolais sur *À tout prendre* de Claude Jutra, qui sort en 1963, à une époque bénie où l'on pouvait voir presque simultanément dans les salles de Montréal les nouveaux films des plus grands réalisateurs de tous les temps : Buñuel, Kobayashi, Antonioni, Rohmer, Visconti. Mais Gilles Marsolais n'est pas un incondicional : il reconnaîtra que *Nelligan* (1991) et *Les muses orphelines* (2000) de Robert Favreau sont des films ratés.

Sans atteindre l'ampleur de son *Aventure du cinéma direct*, ce *Cinéma québécois, De l'artisanat à l'industrie* propose un survol instructif de notre cinématographie québécoise.

Yves Laberge

Tahar Ben Jelloun

PAR LE FEU

Gallimard, Paris, 2011, 49 p. ; 12,75 \$

Qu'est-ce qui a bien pu mener le Tunisien Mohamed Bouazizi à sacrifier sa vie le 17 décembre 2010 en s'immolant devant la mairie de Sidi Bouzid, devenant ainsi un « mouton grillé, tout noir » ? On connaît aujourd'hui l'histoire. Un jeune chômeur décide de devenir marchand ambulant de fruits et légumes, se voit harcelé par la police qui exige de lui des pots-de-vin, proteste, est giflé par une agente et, pour finir, après s'être vu retirer sa charrette, son gagne-pain, n'est pas reçu par les autorités. Une fois le jeune homme transporté à l'hôpital de Sfax, le président lui-même vient s'épancher de manière hypocrite. Et puis..., ce sont les

événements du Printemps arabe... qui donneront naissance au mouvement que l'on sait, lequel trouvera sa continuation chez les Indignés de tous les pays. Car sous la dictature capitaliste, on n'a pas le droit d'être pauvre !

Mais encore : d'où lui vient donc cette pulsion anarchiste ? D'une nécessité ontologique et existentielle. Le court et efficace récit de Tahar Ben Jelloun montre qu'il vient un temps où un humain n'arrive plus à étouffer la révolte devant la cupidité et la rapacité des magnats de la Finance internationale qui volent au mépris de toutes les lois leurs concitoyens. C'est donc aux racines de ce mouvement que remonte l'écrivain : « La pauvreté, le manque, une résignation vague assuraient à sa vie [celle de Mohamed] une tristesse naturelle. »

Portrait du père, Edgar Morin



Comme son père, il ne se plaignait jamais ». Or justement, c'est la mort de son père qui provoque chez ce jeune homme un cataclysme. Aîné de la famille, il doit désormais la nourrir, ce qu'on lui interdit. Car il se rend vite compte que son diplôme ne lui sera d'aucun secours, ce qui l'amène – acte prémonitoire – à le brûler. Puis voilà que vivant dans sa chair l'humiliation (il lui est impossible, sans argent, de marier Zineb, son amoureuse), le héros, aussi victime et martyr, fait un rêve : son père l'appelle de l'autre côté de la vie, ce que refuse sa mère. Ben Jelloun met ainsi en lumière un aspect bien moins connu de l'origine du feu qui gagne le monde : la révolte venue du deuil du père.

Michel Peterson

Antoine Audouard LE RENDEZ-VOUS DE SAIGON

Gallimard, Paris, 2011, 119 p. ; 22,95 \$

« Mon père était un écrivain français mineur, qui ne possédait pas même un exemplaire des quelque soixante ou soixante-dix livres qu'il avait écrits. » Ainsi s'amorce le récit qu'Antoine Audouard, lui-même écrivain et éditeur, consacre à son père. S'y brosse au fil des pages le portrait d'un homme complexe, doué et tourmenté, charmeur et indiscipliné. Longtemps journaliste au *Canard enchaîné*, Yvan Audouard voit le jour à Saigon alors que son père, militaire

français, y était en poste en 1914 au moment où l'Empire colonial français vivait ses heures de gloire. De ce lieu de naissance, il gardera le souvenir d'un monde à jamais disparu, un monde qu'il finira par idéaliser en voulant, au terme de sa vie, en raviver le souvenir et écrire le seul livre qui, à ses yeux, mériterait qu'il lui survive. Le projet ne repose pas tant sur l'évocation et l'idéalisation d'un passé perdu que sur la tentative de réconciliation avec le père : un sabre qui trônait dans le salon familial rappelait à la fois son absence physique et celle qui avait marqué leurs rapports. Mais la vie étant ce qu'elle est se chargera d'en modifier le cours.

Le désir de réconciliation du père, qui motive ce rendez-vous sans cesse reporté, se prolonge ici dans celui du fils qui veut d'abord croire que celui-ci parviendra à écrire ce roman qui supplantera tous les autres, dont le titre à lui seul a un pouvoir de réconciliation, jusqu'à ce qu'il s'avère que le père, alité et presque aveugle, ne le terminera jamais, un autre rendez-vous s'annonçant imminent. *Le rendez-vous de Saigon* ne s'écrit que si lui-même procédait à sa propre réconciliation avec son père.

Émouvant, ce récit l'est à plus d'un égard. D'abord par l'écriture, nette et sobre, précise et pudique dans l'évocation de la mort imminente du père. Le ton est tour à tour grave et léger. Au-delà du portrait d'un père tout à la fois magnifié

et détesté, excessif et vulnérable, Antoine Audouard cerne avec justesse la fragilité du lien filial, la mystérieuse courbe du cycle d'une vie, et sa fin qui nous met face à notre propre solitude, à notre propre vulnérabilité. L'exercice auquel se livre Audouard, par la restitution des événements et des émotions qui composent son propre passé, par l'empreinte qu'ils ont laissée en lui, illustre cet autre rendez-vous entre l'écrivain et l'écriture, entre ce que l'on cherche à dire et ce qui est écrit : « [...] on ne connaît pas les limites de ces sortes de choses – ou plutôt on les connaît très bien puisque écrire n'est rien d'autre qu'une excavation. On creuse, on creuse et ne déterrer que des fantômes n'empêche en rien les écorchures ». Un livre à relire.

Jean-Paul Beaumier

Edgar Morin

LA VOIE

POUR L'AVENIR DE L'HUMANITÉ

Fayard, Paris, 2011, 307 p. ; 34,95 \$

À première vue, le titre pourrait paraître ambitieux, mais quel autre intellectuel à part Edgar Morin pourrait de nos jours nous proposer des solutions réalistes aux grands problèmes mondiaux qui nous accablent ? Au lieu du simple diagnostic d'un présent sans lendemain, au lieu de se lamenter à hauts cris sur les inégalités actuelles sans avancer du même souffle des stratégies pour un monde meilleur, Edgar Morin énonce des pistes tangibles. Chaque chapitre touche un domaine particulier. Pour commencer, il cible quelques problèmes irrésolus : le stress, les nouvelles formes de pauvreté (culturelle, relationnelle, d'existence), l'énergie nucléaire et ses déchets nocifs dont on tente de dénier l'existence. Parmi les solutions proposées, des plus grandes aux plus simples, Edgar Morin suggère de renoncer aux drogues et aux dépendances : du café aux gélules dynamisantes, en passant par l'alcool et les amphétamines. En outre, il nous encourage à utiliser l'épicerie sociale, les « filières courtes » afin d'éviter les intermédiaires dans la distribution des

produits alimentaires – qui trop souvent ajoutent des tarifs et des frais, ce « qui à la fois presse le producteur et spolie le consommateur ».

Dans chaque diagnostic, Morin cerne la complexité d'un problème plus vaste, ce qui amène parfois d'apparentes contradictions : par exemple, il faudrait « centraliser et décentraliser les hôpitaux », c'est-à-dire faire cesser la concurrence entre les grands établissements mais aussi construire davantage de petits centres hospitaliers afin de désengorger le système. Sur le thème de l'urbanisme, les exemples de réformes et les expériences réussies sont variés, de Stockholm, qui recycle ses déchets organiques, à Fortaleza au Brésil, où un bidonville a été transformé en un quartier populaire grâce au microcrédit. Les pages sur l'agriculture et l'alimentation sont parmi les plus concrètes, prônant notamment l'abandon du « dogme céréaliériste » pour privilégier l'agroforestier – afin de développer les cultures combinées avec des arbustes et par ailleurs de donner la priorité aux « huiles arboricoles » pour ultimement « réduire la part des céréales dans l'alimentation des animaux monogastriques » comme les poulets et les porcs.

Les derniers chapitres apportent des leçons d'éthique : l'auteur déplore que des sentiments comme la jalousie envahissent notre quotidien et notre milieu de travail : « Nous nous croyons civilisés alors que la barbarie s'empare intérieurement de nous dans l'égoïsme, l'envie, le ressentiment, le mépris, la colère, la haine ». Les dimensions sociologiques et anthropologiques contribuent à éclairer les solutions. Pour Morin, il faut à tout prix éviter de « réduire l'autre à son ethnicité, à sa race, à sa religion, à ses erreurs, à ses fautes, à son pire comportement aveugle ».

On trouve dans *La voie* un mélange de pessimisme et d'optimisme, et c'est la grande qualité de ce livre-phare, certainement le meilleur d'Edgar Morin depuis les derniers tomes de son cycle *La méthode*.

Yves Laberge

La fin du néolibéralisme !

Ce petit livre tombe pile : il ragaille ceux qui dépriment les tonitrueuses offensives de la droite. Non, dit Jean-François Lisée, ce n'est pas vrai, n'en déplaise aux lucides autoproclamés, que le Québec est le champion de la paresse, de la stérilité, des impôts écrasants, du fonctionnarisme obèse... Statistiques au poing, Lisée abat à une cadence joyeuse une quinzaine de mythes inventés ou colportés par le courant néolibéral. C'est la partie la plus solide du bouquin, les quelques gestes suggérés en fin d'ouvrage ne recevant ni l'approfondissement ni les états souhaitables.

Dans l'ensemble, les mythes que pourfend Lisée sont à ce point intégrés aux opinions courantes qu'on les tient pour acquis. Pourtant, la consultation des données aisément disponibles suffit à en étaler la fragilité. Sans que Lisée insiste sur la chose, une triste alternative s'impose alors : ou médias et élus baignent dans l'ignorance, ou ils prennent plaisir et profit à nous remplir comme des cruches. Aucune des hypothèses n'est glorieuse.

D'entrée de jeu, Lisée s'attaque à une affirmation répandue : le Québec serait économiquement médiocre. Attention, conseille l'auteur. Entre 2001 et 2011, le PIB *par habitant* (précision névralgique) a progressé au Québec plus rapidement qu'aux États-Unis, au Canada et dans les pays du G-7 à l'exception de l'Allemagne. Deux mythes plus loin, Lisée constate que le taux d'activité des personnes de 15 à 64 ans en 2009 est marginalement inférieur au Québec à celui du Canada, mais qu'il l'emporte sur celui des États-Unis, de l'Allemagne et du Japon. Les autres mythes subissent des dégonflements analogues.

Deux bémols cependant. D'une part, l'usage que fait Lisée de certaines statistiques confirme l'adage : comme le prisonnier, les statistiques *bien* torturées avouent ce qu'on veut. La distorsion préférée de Lisée concerne la partie *neutre* de l'opinion. Quand, par exemple, 26 % des Québécois (sondés) déclarent que la situation québécoise est « moins avantageuse » que celle des autres nations, que 51 % la jugent comparable et que 21 % l'estiment meilleure, Lisée conclut que 71 % des Québécois résistent aux Cassandre de la droite. L'opposant pourrait arguer que 77 % endossent le pessimisme.

D'autre part, même s'il s'abreuve aux études de Pierre Fortin, ce qu'il reconnaît d'ailleurs honnêtement, Lisée insiste peu sur leur message clé. C'est, en effet, à partir du discours du budget prononcé par Jean Lesage le 12 avril 1962 que Fortin a évalué la performance économique du Québec au cours du dernier demi-siècle. Ouvertement volontariste, Lesage y circonscrivait quatre objectifs. Québec les a-t-il atteints ? Oui, a répondu Fortin lors d'une conférence prononcée à la Grande Bibliothèque (*La Révolution tranquille en héritage*, Boréal, 2011). Autrement dit, là où Lisée aligne des chiffres reconfortants, Fortin privilégie le vouloir qui a conduit à ces résultats. Non pas opposition, mais différence d'accent.

Laurent Laplante

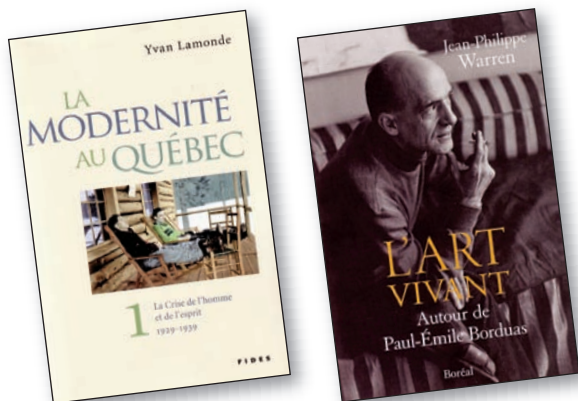


Jean-François Lisée

COMMENT METTRE LA DROITE K.-O. EN 15 ARGUMENTS

Stanké, Montréal, 2012, 152 p. ; 22,95 \$

modernité, Borduas et son temps



Yvan Lamonde LA MODERNITÉ AU QUÉBEC

T. 1, LA CRISE DE L'HOMME ET DE L'ESPRIT, 1929-1939

Fides, Montréal, 2011, 330 p. ; 29,95 \$

L'art nuancé d'Yvan Lamonde le conduit ici, d'une part, à décrire l'entrée du Québec en modernité sans la dissocier des mutations analogues dans le monde et, d'autre part, à ne pas attendre les tsunamis pour flairer l'approche des ébranlements.

La décennie sur laquelle Lamonde concentre ses observations laisse, en effet, des marques indélébiles sur tout l'Occident, si ce n'est sur la planète entière. Capitalisme et communisme en décousent sur tous les terrains et le Québec n'échappe pas à l'affrontement. Quant aux fissures à venir, Lamonde en lit l'approche dans le débat discret et dense entre Lionel Groulx et Georges-Henri Lévesque, le premier porté à lier l'action politique et l'affirmation religieuse, le second jugeant plus prudent de dissocier les deux. Quand le chanoine se rallie avec noblesse à la thèse du dominicain, le Québec voit s'ouvrir devant lui une liberté nouvelle : le monde séculier au complet, sans honnir systématiquement la foi ancestrale, peut revendiquer son autonomie intellectuelle avec une confiance accrue. Le syndicalisme, la coopération, l'éducation, la vie politique useront à fond de la marge de manœuvre.

Lamonde fait ainsi comprendre que l'écroulement économique de 1929 ne doit pas occulter le bouleversement tout aussi radical qui ébranle et modifie les assises spirituelles du Québec. Sans torturer les témoignages, l'historien consolide sa thèse en appelant à la barre André Laurendeau, Hector de Saint-Denys Garneau, Jean-Louis Gagnon, Pierre Dansereau, Berthelot Brunet, Jean-Charles Harvey, François Hertel, Guy Frégault, Robert Élie, Jean Lemoyne, Marie-Victorin, Paul Bouchard, etc. Tous ne logent pas à la même enseigne, mais chacun, à sa manière, analyse choses et gens avec cette jeune liberté qui a nom *modernité*. Avec tact et culture, Lamonde rend justice à chacun et caractérise de manière nuancée les diverses contributions.

Les influences extérieures ne sont pas négligées pour autant. D'elles aussi, la fringante jeunesse des années 1930 exige autre chose que des ukases. Tel prétend apprivoiser le corporatisme de Salazar, tel autre admire la poigne virile de Mussolini, d'autres, explorant la gauche du ciel politique, profitent des avatars du capitalisme pour rêver l'inverse. Un nom ressort pourtant, celui de Jacques Maritain. D'abord mal interprété lorsqu'il rappelle aux jeunes Québécois qu'il faut « d'abord exister », il fait œuvre utile et durable en les initiant (sans attendre Bourdieu) à l'art souvent inélegant et

indispensable de la distinction. Agir en chrétien et agir en tant que chrétien, fera-t-il comprendre, ce n'est pas la même chose. À l'entendre et en laissant rouler lentement l'écho de son invite, la jeunesse québécoise de la décennie précise ses ambitions.

Synthèse éclairante, riche de liens à peine soupçonnés, déployée dans des registres trop souvent dissociés, ce premier tome de *La modernité au Québec* fait désirer le second.

Laurent Laplante

Jean-Philippe Warren L'ART VIVANT

AUTOUR DE PAUL-ÉMILE BORDUAS

Borel, Montréal, 2011, 222 p. ; 25,95 \$

Pourtant rompu aux exigences de plusieurs registres, c'est en Québécois curieux et cohérent que Jean-Philippe Warren approche le mystère Borduas. Ses questions cernent les plages d'ombre qui ont résisté jusqu'à maintenant à la clarté : où et quand vivait cet homme ? Quelle genèse a fait mûrir et émerger le *Refus global* ? À quoi ressemblait la société québécoise qui, bon gré mal gré, a servi d'incubateur au pamphlet ? Pas plus que la Révolution tranquille n'a frappé soudainement le 22 juin 1960 au soir, le *Refus global*, estime Warren, n'a été un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

Warren rappelle, avec justesse, que le Québec des années 1940 savait faire place aux valeurs spirituelles, au mystère. Des intellectuels comme Maritain, Daniel-Rops, Mounier ou Bergson étaient entendus, lus, applaudis. Non seulement par les catholiques traditionnels, mais aussi par ceux, nombreux, que la guerre avait ébranlés et éveillés au qualitatif et aux impondérables. Des Québécois comme Hertel, Élie, Lemoyne se dégageaient des ornières et réclamaient de l'art comme de la société la libération des esprits et des consciences. En d'autres termes, Borduas n'était pas seul à détester l'inculture et l'asphyxie.

Pourquoi, dans ce contexte, tant investir dans la colère ? Encore là, contexte et suspensions individuelles pèsent lourd. ▶

Frankétienne, engagement social, carnet d'écriture



Breton et ses satellites multiplient les manifestes, les coups de gueule, les excommunications ; telle est leur méthode. D'autres, nullement inférieurs, comme Pellan, défendent plus sobrement leur différence. Borduas, impatient, aisément volcanique, enclin à foudroyer, se joint d'instinct à l'école des fulminants. D'où le ton du *Refus global*.

À cela s'ajoute le contexte académique de l'époque. L'École du meuble et le monde des beaux-arts coexistaient sans partager les mêmes perspectives. Borduas, étrangement, s'insère dans un établissement chargé de proposer des objets utilitaires à fabriquer de ce côté-ci de la frontière. Il est pourtant peintre et non pas ébéniste. Déjà, il avait dû, pendant un été, participer sous l'œil de Gérard Morisset à l'inventaire des œuvres d'art éparpillées dans les églises. Tout comme il avait dû, malgré la tiédeur de sa foi (!), orienter ses premiers pas vers l'art religieux. Rien pour calmer son impatience.

Titre et sous-titre du bouquin décrivent très justement l'apport précieux et inédit de l'ouvrage : oui, il est question du *Refus global* mais, comme un objectif à grand angle, le regard prend en compte l'art vivant qui existe « autour de Borduas ». L'homme conserve sa stature, mais jamais il n'est dissocié de son temps et du Québec de ce temps.

Laurent Laplante

Frankétienne
RAPJAZZ

JOURNAL D'UN PARIA

Mémoire d'encrier, Montréal, 2011, 138 p. ; 19 \$

La tournée du poète débute l'année du bicentenaire de la fondation *schizophonique* de Port-au-Prince : 1949. Et ça avance, explore, syncope, se multiplie, en toutes langues de feu, entre le traumatisme à répétition et l'espoir le plus extrême, le souffle le plus patient. L'écriture de Frankétienne – monstrueusement belle et cosmique, baroque, comme celle d'Haroldo de Campos, l'une des grandes voix brésiliennes – est tout entière pulsion de vie, travail de culture, lutte titanique contre les forces de la barbarie, renforcées elles-mêmes (c'était la thèse de Freud) par la culture. Contre les violences *zombifiantes* du Capitalisme Mondial Intégré, *Rapjazz* offre une sorte de vaste rêve plongeant dans les plus anciens mythes. Il faut lire ce recueil à haute voix parce que ça slame, ça s'entend. Et ça marie le français et le créole, passe de l'un à l'autre, *marronne entre*, quitte à ce que la trahison pointe parfois son nez en les langues.

Pòtoprens – c'est-à-dire Port-au-Prince, en créole – forme ici le tuf du texte, constitue le lieu de tous les désirs, actant qui noue la libido et le politique, où la différence des sexes recoupe la

différence des classes, le « sperme éruptif » rencontrant le « ventre de la ville » pour semer la « meute des bêtes voraces ». Or cette ville se trouve à la fois béatifiée et mise à nu, les narcotrafiquants et les fonctionnaires véreux étant attaqués par la puissance du Verbe, sa musique vertigineuse. Mais la mort ne vainc jamais puisque Frankétienne, l'un des créateurs du spiralisme, en explore une des concrétisations en apparence inattendue, mais en fait inscrite à même le tissu musical et ultravocal de toute son œuvre. C'est que la métaphore de la spirale, loin de se ployer au sens ou de le découper, fait scintiller au plus obscur de la nuit la mobilité et le mouvement permanents. Le poète-paria-chanteur, hanté par un lyrisme vociférant, repasse dans les pas d'Homère et de Dante, quoi qu'à son propre rythme, son propre souffle. Oui, certes, le corps exulte : « Mon corps est un bordel où je cogne à toute chair ». Mais cette luxure vient là pour semer la « perversité » et la « rapacité » de la mort, dans une immense orgie de vents. Cela s'appelle le marronnage. Parfois délirant, mégalomane ? Peut-être. Pourtant, nous retient la floppée des possibles dans un pays qu'on ne cesse de dire condamné.

Michel Peterson

Françoise David
DE COLÈRE ET D'ESPOIR

Écosociété, Montréal, 2011, 214 p. ; 19 \$

Dans *De colère et d'espoir*, Françoise David fait le point sur ses 40 ans d'engagement social, au cours desquels elle est entre autres devenue présidente de la Fédération des femmes du Québec de 1994 à 2001 et a participé à la fondation du mouvement Option citoyenne. En 2006, Québec solidaire est né de la fusion de ce mouvement avec l'Union des forces progressistes. Depuis, l'auteure en est porte-parole, rôle qu'elle partage avec Amir Khadir, le seul député du parti élu aux élections de 2007. Le parti ne compte pas de chef mais est plutôt chapeauté par une direction collégiale qui compte treize personnes, dont une majorité de femmes.



De Salamine au 11 septembre

Dans son ouvrage, Françoise David s'intéresse en particulier aux années récentes. « Je voulais rédiger ce carnet, ce journal de bord politique (et parfois intime), loin de l'agitation dans laquelle j'évolue [...] depuis la fondation de Québec solidaire ». Et elle ajoute : « Je vous raconte ici ce qui m'a vraiment allumée au cours des cinq dernières années. Des événements vécus, des réflexions personnelles, des rencontres, des notes, des idées ».

Françoise David se définit comme « une militante féministe, écologiste, à gauche de la social-démocratie et souverainiste ». Elle se qualifie également de démocrate et dit être « [u]ne citoyenne qui rejette et combat le discours d'une droite sans complexe et souvent agressive à l'égard de l'État, des fonctionnaires, des syndicats, des pauvres et des personnes immigrantes ».

Elle se prononce contre la privatisation des services publics comme les écoles, les hôpitaux, les services de garde, les résidences pour personnes âgées, les infrastructures routières, les activités culturelles. D'ailleurs, elle rappelle que les années 1996 à 2001 « demeurent à [s]es yeux celles où, sans considération pour les travailleuses et les travailleurs, pour les personnes et les familles pauvres, pour les aînés-es, un gouvernement (péquistes, rappelons-le) a taillé à la hache dans les acquis sociaux en santé et en éducation, tout particulièrement ».

De colère et d'espoir est un cri du cœur d'une femme engagée, qui plaira à coup sûr à ceux et celles qui sont en faveur d'un meilleur partage et d'une meilleure démocratie au Québec.

Gaétan Bélanger

Hywel Williams est historien, journaliste et auteur, et il a publié plusieurs ouvrages traitant d'histoire. Dans *Ces journées qui ont changé le monde*, il a sélectionné 50 événements marquants pour l'humanité, qui ont eu lieu au cours des derniers 2500 ans. Ces faits ayant influencé le cours de l'histoire vont de la bataille de Salamine, en 480 avant J.-C., où la flotte perse a été anéantie par la marine athénienne, jusqu'aux attentats du 11 septembre 2001 contre les tours du World Trade Center. Pour chacun d'eux, l'auteur a esquissé un bref résumé, en plus d'en aborder sommairement les causes et les conséquences. À chaque rubrique est associée une page illustrée sur le même thème.

Parmi les événements qui ont été retenus figurent la crucifixion de Jésus-Christ, la fondation de Constantinople, la mort de Mahomet, le couronnement de Charlemagne, l'appel du pape à la première croisade, la découverte des Amériques par Christophe Colomb, la défaite de l'Invincible Armada, la paix d'Utrecht, la Déclaration d'indépendance des États-Unis, la prise de la Bastille, la bataille de Waterloo, l'abolition de l'esclavage, le bombardement atomique d'Hiroshima, la crise des missiles à Cuba, le premier alunissage d'astronautes américains, la chute du mur de Berlin, la libération de Nelson Mandela.

Un des faits cités par Hywel Williams qui aurait pu être négligé fut l'entrée d'Isaac Newton au Trinity College de Cambridge. Né dans une famille de paysans pauvres et analphabètes, Newton a dû effectuer des tâches domestiques auprès d'étudiants fortunés pour payer ses études. Il a été le premier scientifique à avoir été anobli pour son talent et son travail. Comme le souligne l'auteur de *Ces journées qui ont changé le monde*, « [s]es découvertes sur la gravitation et le mouvement transformèrent la manière dont les érudits et la société considéraient le monde de la physique ».

En somme, il s'agit d'un beau livre, bien illustré. Bien sûr, à raison de quatre pages par rubrique, il ne peut être question de plus que de survol mais, son intérêt suscité, le lecteur peut aisément approfondir ailleurs certains moments marquants de l'histoire.

Gaétan Bélanger

Hywel Williams

CES JOURNÉES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

LE BEAU LIVRE DES MOMENTS-CLÉS DE L'HISTOIRE

Trad. de l'anglais par Dominique Piolet-Françoise

Dunod, Paris, 2011, 256 p. ; 29,95 \$

Annie Ernaux

L'ATELIER NOIR

Des Busclats, Paris, 2011, 203 p. ; 25,95 \$

Il y a quelques années, Annie Ernaux, dans un échange de courriers électroniques avec Frédéric-Yves Jeannet, regroupés dans *L'écriture comme un couteau*, se confiait sur sa démarche d'écrivaine en soulignant que son travail

se situait quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire tout en évoquant le caractère très personnel de ses écrits. Cette fois, répondant à l'invitation des éditrices des Busclats qui proposent à des écrivains de faire un *pas de côté* et d'écrire en marge de leur œuvre selon la forme qu'ils souhaitent, Annie Ernaux a

accepté de publier le carnet des notes, le plus souvent éparses, prises au fil des ans et accompagnant tout à la fois la gestation et l'écriture de ses récits. *L'atelier noir*, comme son titre le suggère, n'a d'autre prétention que d'ouvrir une fenêtre sur le processus de création de l'écrivaine, avec tout ce que cela comporte d'interrogation

Immigration, les jeunes et le temps



quant au bien-fondé du fait de permettre un tel regard sur ce qui s'avère sans doute la part la plus intime, voire la plus vulnérable du travail d'écriture. « Allais-je oser, écrit Annie Ernaux en préambule, exposer les doutes, les hésitations, les recherches vaines, les pistes abandonnées, tout ce travail de taupe creusant d'interminables galeries, qui prélude à l'écriture de mes livres ? J'ai hésité. J'ai accepté le risque. »

Cette pratique en parallèle de l'écriture proprement dite, souligne Annie Ernaux, est venue de ses impasses en cours d'écriture, de ses hésitations récurrentes d'un projet à l'autre, voire constantes au moment même de l'écriture. Hésitation quant au point de vue narratif à adopter, importance de retenir ou non certains détails, conflit incessant entre vérité recherchée et celle surgie des mots ; Annie Ernaux ne cesse d'un livre à l'autre de s'interroger sur la forme à privilégier pour poursuivre sa démarche d'archéologie personnelle. Et ce désir constant d'être vraie, de ne pas faire une littérature qui se montre : « [...] tout mon effort tend à faire de la littérature qui n'en soit pas ». Annie Ernaux se situe en permanence dans cet intervalle de tension qui délimite un projet, l'ambition et la nécessité qui le portent, la vision qu'elle en a et qui lui permettrait d'embrasser *la vérité de la totalité de sa vie* et non

seulement la concentration d'un moment.

L'atelier noir intéressera avant tout les lecteurs qui suivent la démarche d'Annie Ernaux, dont les éditions Gallimard viennent de regrouper dans la collection « Quarto » douze romans et d'autres récits, et tous ceux que le processus de création littéraire interpelle d'une façon ou d'une autre.

Jean-Paul Beaumier

Benoît Dubreuil et Guillaume Marois
LE REMÈDE IMAGINAIRE
POURQUOI L'IMMIGRATION
NE SAUVERA PAS LE QUÉBEC
Boréal, Montréal, 2011, 310 p. ; 27,95 \$

Question délicate s'il en est une, l'immigration est souvent vue au Québec comme une planche de salut devant un avenir collectif plus ou moins certain. On connaît déjà cet ensemble de problèmes imbriqués : dénatalité, augmentation du nombre de couples sans enfants, diminution du poids démographique du Québec dans le Canada, et une population francophone qui semble croître mais à un rythme moindre qu'auparavant.

Systématiquement, *Le remède imaginaire* investigate toutes les dimensions liées à l'immigration au Québec, chiffres, études et statistiques à l'appui. Le résultat est déjà annoncé dans le titre : l'immigration n'aide nullement au futur du

Québec et, pire encore, elle contribue à aggraver les problèmes sociaux auxquels nous faisons face, surtout en matière de pauvreté, de chômage, d'intégration et en ce qui concerne l'avenir du visage français au Québec. Les problèmes démographiques et culturels du Québec sont si amples que l'on aurait seulement espéré les résoudre en mettant de l'avant des politiques « miraculeuses ». Et ce n'est ni le supposé « racisme » ni la discrimination qui sont la cause de ce problème ; au contraire, « les employeurs évaluent plutôt bien les compétences des natifs et des immigrants ». Or, la plupart du temps, les résultats ne sont pas au rendez-vous.

On lit *Le remède imaginaire* en étant souvent incrédule, mais en même temps conscient que cette démonstration est rigoureuse et implacable : nos politiques d'immigration depuis vingt ans ont été un échec et le fait « d'augmenter la dose » de nouveaux arrivants ne peut plus être considéré comme une solution. Mais politiquement, personne ne veut être celui qui devra déclarer publiquement que nous avons mal géré le dossier de l'immigration. Dans un style clair et percutant, Benoît Dubreuil et Guillaume Marois ont rédigé un ouvrage qui dérange, qui brise nos espoirs, qui court-circuite nos illusions. Pour ces raisons, *Le remède imaginaire* restera un essai important. Il participe à un examen de conscience nécessaire et fait écho à un débat similaire qui se produit en Europe et ailleurs ; on pense en lisant au livre *The Multiculturalism Backlash, European Discourses, Policies and Practices* (Routledge, 2010) de Steven Vertovec et Susanne Wessendorf.

Yves Laberge

Jocelyn Lachance
L'ADOLESCENCE HYPERMODERNE
LE NOUVEAU RAPPORT AU TEMPS DES JEUNES
Presses de l'Université Laval, Québec, 2011,
151 p. ; 24,95 \$

Jocelyn Lachance est docteur en sociologie de l'Université de Strasbourg et en sciences de l'éducation de l'Université

Contester à Montréal, une décennie

La période visée par Sean Mills est extrêmement courte : même pas une décennie entre le début et la fin du temps soumis à l'examen. L'analyse y gagne en précision et la démonstration n'en devient que plus implacable. Les trois objectifs que se donnait l'auteur sont donc poursuivis un à un et nettement atteints. En premier lieu, Mills propose « une nouvelle façon de penser l'histoire du Québec et du Canada, en situant les bouleversements politiques survenus à Montréal dans les années 1960 dans le cadre de la contestation mondiale ». Par la suite, au lieu de dresser à la manière de silos parallèles des reconstitutions tantôt politiques, tantôt sociales, tantôt linguistiques, l'auteur insiste sur les interactions qui rapprochent et entremêlent des mondes distincts. Enfin, il souhaitera que s'ouvrent de « nouvelles perspectives au volet international des études sur les années 1960 ». Pareille pédagogie exige de l'auteur d'énormes apports de souplesse et de polyvalence, mais elle met le lecteur en contact plus direct avec la vie qui bat. Il faut beaucoup de doigté pour étudier un papillon sans l'épingler mortellement...

Cohérent et rigoureux, Mills s'applique à lui-même sa propre médecine. Il multiplie les coups de sonde, remonte d'innombrables sources, met en relation et parfois en opposition les versions les plus diversifiées et restitue ainsi à l'actualité de l'époque sa complexité et sa fluidité. Le syndicalisme montréalais, sous l'impulsion d'hommes comme Louis Laberge, Marcel Pepin et Michel Chartrand, sonne la charge, mais l'auteur puise intelligemment et abondamment dans les témoignages venus d'autres contextes. Les femmes, si souvent abandonnées à leur sort même par les ténors de l'égalité entre les peuples et les humains, se dotent de leurs propres agoras. Elles poussent même l'audace, du moins pour un temps, jusqu'à ignorer la barrière linguistique et à entremêler les points de vue des anglophones et de la majorité francophone. La méthode a l'avantage d'offrir au lecteur un tableau enrichi et plus équilibré. Pierre Vallières, déjà connu du public francophone, reçoit son dû, mais des événements comme le combat pour un McGill français et le saccage d'un centre informatique à Sir-George-William, que le public francophone aurait peut-être eu tendance à laisser à la marge, s'insèrent avec force dans l'ensemble du récit.

Laurent Laplante



Sean Mills

CONTESTER L'EMPIRE

PENSÉE POSTCOLONIALE ET MILITANTISME POLITIQUE À MONTRÉAL, 1963-1972

Trad. de l'anglais par Hélène Paré

Hurtubise, Montréal, 2011, 352 p. ; 27,95 \$

Laval. Ses recherches portent sur la jeunesse contemporaine. Dans son dernier livre, il concentre son attention sur une tranche de la « jeunesse contemporaine, qui se caractérise notamment par son rapport singulier à la temporalité : l'adolescence hypermoderne ». Ses conclusions sont tirées d'entretiens menés avec 46 jeunes Québécois et Français âgés de 15 à 19 ans, dans le cadre de ses recherches doctorales. Chacun d'eux « possède son téléphone portable personnel et utilise plusieurs fois par jour Internet. Ils sont des consommateurs journaliers de vidéoclips, de films, de musique, etc. » Ces jeunes s'intéressent peu au passé historique. Et ils voient l'avenir comme chargé de menaces en

raison notamment du réchauffement climatique, de la résurgence du risque nucléaire, des guerres, du terrorisme et de la grippe H1N1. C'est donc le moment présent qui retient essentiellement leur attention.

Les adolescents de l'hypermodernité vivent une redéfinition de leur rapport au temps qui est influencé par nombre de leurs activités : les repas rarement pris en famille, les contacts facilités avec les amis grâce aux téléphones portables et aux réseaux sociaux, la vitesse des déplacements. Toute cette technologie dont ils disposent permet aux jeunes hypermodernes de ressentir un certain sentiment d'ubiquité, eux qui peuvent se trouver à un endroit tandis qu'ils clavardent ou

communiquent par textos avec des amis qui se trouvent à distance.

Leur rapport avec les adultes est également redéfini. Comme le fait remarquer David Le Breton dans sa préface : « Traditionnellement, dans nos sociétés, la jeunesse était un temps d'apprentissage et de socialisation aux activités adultes, elle est plutôt aujourd'hui un temps d'expérimentation, une longue quête de soi, dans la mesure où tout héritage a disparu ».

L'adolescence hypermoderne est un essai bien documenté sur une tranche de la jeunesse contemporaine. Comme il est précisé en quatrième de couverture, il s'adresse aux chercheurs sur la jeunesse et aux professionnels de l'adolescence.

Gaétan Bélanger ►

| vivre à Gaza, masculinité, Borduas à Paris



Katia Clarens

UNE SAISON À GAZA

VOYAGE EN TERRITOIRE ASSIÉGÉ

JC Lattès, Paris, 2011, 343 p. ; 32,95 \$

On entend beaucoup (trop ?) parler du conflit israélo-palestinien, et presque exclusivement sous un seul angle : son aspect historique et politique. Derrière ce conflit se cache toutefois la vie d'une communauté qui, quotidiennement, par et devant ce conflit, essaie de se bricoler une vie composée de menus bonheurs.

Dans cet ouvrage, la journaliste française Katia Clarens expose en détail la vie quotidienne des Palestiniens de Gaza. Une vie confinée dans un minuscule territoire, enclavé par Israël depuis son retrait en 2005, et dont l'infrastructure a été en partie détruite par l'armée israélienne à la suite de l'opération Plomb durci (2008) visant à punir le Hamas de ses attaques sporadiques.

Pendant cinq mois, la reporter a vécu avec une famille de Gaza et on y découvre – c'est là le principal intérêt de cet ouvrage – la réalité complexe d'une société en résistance active face à des forces politiques sur lesquelles elle n'a souvent aucun pouvoir.

On y apprend, par exemple, l'écart qui existe entre la relative modernité de la ville de Gaza et le traditionalisme quasi antique d'autres villes du territoire ; l'ennui d'une jeunesse qui compose la forte majorité de la population, disposant

de fort peu de loisirs organisés et rêvant souvent de se faire une autre vie ailleurs ; la concurrence entre les Nations Unies et le Hamas sur le contrôle des esprits et la relation avec Israël ; la croissance de l'extrémisme côtoyant une bourgeoisie aux mœurs teintées d'occidentalisme.

« Chaque douceur qui sera faite à cette population si malmenée sera la bienvenue. Mais c'est de pouvoir réparer leur centrale électrique, leurs usines et leurs maisons [que] les Gaziotes ont le plus besoin. D'avoir le droit d'exporter leur production et de circuler librement. Et de sécurité. »

En fait, comme le conclut aussi l'auteur, autant que de pain et de paix, ce dont ont bien besoin les Gaziotes, c'est une vie avec un minimum de dignité, que la poursuite du conflit avec le voisin israélien ne permet pas encore d'envisager.

Yvan Cliche

Victor-Laurent Tremblay

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE UN HOMME

LA MASCULINITÉ DANS

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

David, Ottawa, 2011, 521 p. ; 36 \$

Au moment où les théories sur le genre (*gender studies*) et les études sur la masculinité (*men studies*) sont en émergence dans la francophonie, le livre du professeur Victor-Laurent Tremblay tombe à point nommé. L'auteur avait déjà con-

sacré son mémoire de maîtrise au thème de « la révolte contre le patriarcat dans l'œuvre de Marie-Claire Blais » (1980). Dans *Être ou ne pas être un homme*, Victor-Laurent Tremblay investigate autant notre histoire littéraire à travers des œuvres-phares, nos héros, des symboles partagés, que notre société et son identité nationale, insérée dans une tradition patriarcale. Il observe comment des figures masculines sont représentées dans des œuvres aussi variées que *Menaud*, *maître draveur*, en continuité directe avec *Maria Chapdelaine*, ou encore dans de nombreux romans québécois ayant la guerre pour toile de fond. Au premier chapitre, discutant de la représentation de la masculinité, l'auteur situe les rapports essentiels entre le roman, issu de l'imaginaire, et la réalité : « Plutôt que de refléter la réalité à la façon d'un miroir comme le proposait Stendhal, le roman fonctionnerait comme un kaléidoscope où une série de miroirs fractionnent le réel, le fragmentent pour recomposer quelque chose d'autre qui fait appel à notre imagination ».

Le chapitre sur les sports est particulièrement exhaustif, citant des œuvres aussi différentes que le roman *Un été sans point ni coup sûr* (Les 400 coups, 2004) de Marc Robitaille et le recueil de poèmes *Les poètes chanteront ce but* (Écrits des Forges, 1991) de Bernard Pozier. Sa liste de romans ayant abordé de près ou de loin le thème « fondamentalement canadien » du hockey est impressionnante. En outre, l'auteur inclut dans son corpus de nombreuses œuvres franco-ontariennes.

J'ai été renversé par la force de ce livre, sa clarté, par l'ampleur de sa documentation (conceptuelle, théorique) et par son large corpus comprenant à la fois des ouvrages québécois et canadiens. En somme, *Être ou ne pas être un homme* rejoint en qualité l'essai *Re-Thinking Men* (Ashgate, 2010) du professeur Anthony Synnott de l'Université Concordia ou encore le collectif *Canadian Perspectives on Men and Masculinities, An Interdisciplinary Reader* (Oxford University Press, 2011), dirigé par le professeur Jason A.

Laker. Par la justesse de son cadre théorique, cet excellent livre de Victor-Laurent Tremblay servira longtemps de référence dans le domaine des études sur le genre.

Yves Laberge

Jean-Louis Gauthier
PAUL-ÉMILE BORDUAS
DERNIÈRES ANNÉES À PARIS

Art Global, Montréal, 2011, 238 p. ; 24,95 \$

« Qui es-tu ? » Voilà la question que posait Janine, la fille de Paul-Émile Borduas, à ce père si loin dans l'espace et le temps, et dont l'image s'effaçait peu à peu. « Qui êtes-vous Paul-Émile Borduas ? » pourraient demander les jeunes d'aujourd'hui pour qui la période de la grande noirceur semble difficilement concevable.

De Borduas on sait qu'il était peintre, qu'il a été l'auteur d'un document révolutionnaire prônant un « refus global », un changement radical, une liberté totale dans les arts mais aussi dans la vie. On sait que sa peinture que l'on voit dans les musées est abstraite, souvent un hymne au noir et blanc, à la simplicité. On en déduit que, pour lui, l'art de peindre devait se libérer des contraintes pour laisser place à la spontanéité, à l'automatisme, terme autour duquel se sont d'ailleurs regroupés, pour un temps bien court hélas, les signataires du document.

On sait aussi que Borduas est parti vivre à Paris et les rumeurs qui circulaient localement faisaient souvent de lui un artiste à succès. Comment en douter alors qu'aujourd'hui, Borduas est considéré comme un maître, l'initiateur d'une révolution culturelle qui malgré la répression des autorités gouvernementales et ecclésiastiques a fait son chemin dans les arts visuels mais aussi dans d'autres domaines de la création, dans la vie même.

En réalité, dans sa volonté de refaire le monde, Paul-Émile Borduas, l'homme, a vu son propre monde se briser. N'était l'artiste en lui qui avait survécu tant bien que mal dans le monde de la création, ses derniers jours auraient été une bien triste affaire. Le récit que nous en fait Jean-Louis Gauthier le prouve bien.

le Dalai-Lama et le bonheur

Il n'y a pas si longtemps, le mot « bonheur » était sur toutes les lèvres, et à peu près dans toutes les vitrines. Psychologie parfois, psycho-pop souvent, spiritualités anciennes remises au goût du jour, élans et ébats commerciaux, philosophies boiteuses ou raisonnements solides, titres pompeux ou assoupissants ou *assouplissants*, théories gratuites et bonheur payant.

Mais les questions du bonheur et de la souffrance ne remontent pas à hier. Ni même à Sénèque, Jésus ou Bouddha. Depuis toujours ou presque, l'homme vit, pense, change, crée, recrée, oublie, se bat et fuit. Le drame, c'est qu'un mélange qui n'est absolument pas homogène, fait de pertes de repères, de mercantilisme, d'incrédulité, d'empressement, de confusion – bref, des maux et mots modernes –, a récemment donné la nausée à plus d'un. Principe de saturation. Principes d'insatisfaction. De quoi développer une allergie à toute « belle parole ». De quoi supposer qu'« être sain n'est pas si sain », que les sereins sont *plates*, ou indifférents, ou simplistes. Je ne vais certainement pas lire un ouvrage de spiritualité. Le bonheur, ça ne m'intéresse pas : je n'en ai pas besoin pour être heureux.

Le dernier livre cosigné par le Dalai-Lama et le psychiatre et neurologue Howard Cutler – troisième de la série *L'art du bonheur* – ne serait-il pas qu'un autre amas d'idées abstraites ? Non, que non. Quiconque en lit cinquante pages comprendra qu'il a dans les mains un livre important, essentiel. On y aborde sans concession la question des préjugés, de la haine, du racisme, du nationalisme, des fondamentalismes et d'une ribambelle d'*ismes* qui affectent notre rapport à autrui. Le « je », le « nous » et le non moins terrible « eux ». Des recherches scientifiques fascinantes, des propositions concrètes, des anecdotes touchantes aussi, amenées dans un dialogue où le Dalai-Lama, évitant adroitement la pure spéculation religieuse ou philosophique, apparaît comme un des grands penseurs du monde contemporain.

Quelles sont les racines neurologiques du préjugé ? L'être humain est-il fondamentalement malveillant ? Comment faire face à un monde aussi profondément troublé ? L'optimisme et la résilience ont-ils encore leur place... ?

Si vivre dans nos sociétés modernes est un art, voilà le nouveau manuel de l'artiste.

Vincent Thibault

Sa Sainteté le Dalai-Lama et Howard Cutler
L'ART DU BONHEUR DANS UN MONDE INCERTAIN
Robert Laffont, Paris, 2011, 499 p. ; 34,95 \$

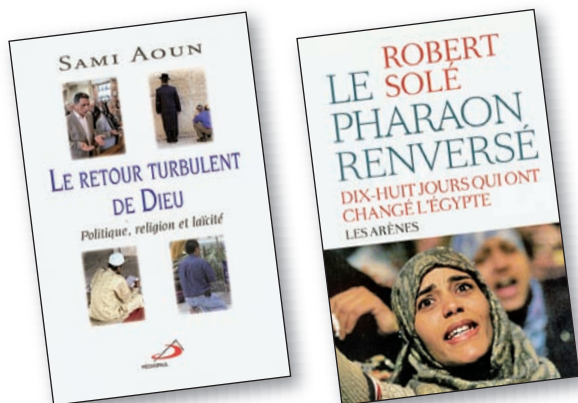
L'auteur a fait un travail de recherche remarquable et nous conte les années d'exil en France du peintre comme s'il les avait vécues auprès de lui. C'est un portrait de l'homme d'une vérité prenante, émouvante. C'est le portrait d'un homme qui a refusé ce à quoi ces hommes qui

détenaient le pouvoir semblaient vouloir le condamner, lui et ses pairs. C'est le portrait d'un homme qui, somme toute, a tenté de noyer la peine que lui ont causée son exil et la séparation de sa famille dans un désir inassouvi de conquérir le monde.

Gérald Alexis ►



Dieu et le pharaon !



Sami Aoun

LE RETOUR TURBULENT DE DIEU

POLITIQUE, RELIGION ET LAÏCITÉ

Médiaspaul, Montréal, 2011, 191 p. ; 22,95 \$

Le titre est on ne peut plus éloquent et n'est pas sans rappeler, par son caractère résolument affirmatif, le célèbre apophtegme de Nietzsche, bien que le propos soit ici d'un tout autre ordre. Sami Aoun, notamment auteur de divers ouvrages et articles sur les réalités géopolitiques, les idéologies et les conflits du Moyen-Orient, s'intéresse ici à la résurgence du religieux en Occident, et sa persistance en Orient, dans les domaines social et politique, résurgence ici mise en contexte sur le plan international, avec une attention particulière à ses résonances au Québec. À l'instar des autres sociétés occidentales, le Québec a vu son tissu social se transformer radicalement au cours des dernières décennies. Fortement homogène au moment de la Révolution tranquille, le Québec est aujourd'hui une société ethniquement et religieusement plurielle. L'arrivée d'immigrants de nationalité, de culture et de religion différentes a profondément changé le visage du Québec (à tout le moins le visage urbain). Ces changements, s'ils ont concouru à inscrire le Québec dans la modernité, ont-ils pour autant contribué à assurer une vision commune et cohérente de la société et, ce

faisant, permis à chacun des groupes qui participent aujourd'hui à son développement d'y adhérer ? C'est à cette question, délicate à plus d'un égard, que s'intéresse Sami Aoun.

L'ouvrage se divise en quatre parties. La première met en contexte le débat actuel sur la place du religieux dans la sphère publique. L'auteur y brosse un survol du cadre politico-légal existant en Occident et dans le monde arabe, avant de se pencher sur quelques concepts (laïcité, spécificité culturelle) de nature à favoriser un dialogue éclairant entre les différentes cultures. Après avoir rappelé que les bases de l'islam sont avant tout rationnelles et expliqué que le refus ultérieur de la rationalité a par la suite causé l'échec de la modernité arabe, Sami Aoun rappelle l'importance de l'auto-critique : « [...] la culture arabomusulmane est appelée par certains de ses propres intellectuels à développer une capacité d'autocritique pour assurer la double autonomie du politique et du religieux pour contrer la mentalité du dénigrement de l'Autre et celle du complot et de la victimisation ». Est-il ici nécessaire de préciser que cet appel vaut pour toutes les cultures.

La seconde partie explore les multiples liens entre le politique et le religieux, entre les interrelations et les influences qui s'interpénètrent. La

troisième partie, par l'exploration des notions de citoyenneté, de liberté et de tolérance, examine l'état actuel du dialogue interreligieux en tentant de dégager « les possibilités de reconnaissance mutuelle et de coexistence dans l'espace public des différentes confessions ». Enfin, la quatrième partie s'intéresse de près au cas du Québec, et plus particulièrement aux efforts consentis pour favoriser la coexistence des différentes cultures religieuses, dont le nouveau cours d'éthique et de culture religieuse qui se veut une acceptation et une reconnaissance de la pluralité culturelle et confessionnelle qui définit le Québec d'aujourd'hui.

Un tel résumé est forcément réducteur de l'effort consacré par Sami Aoun en vue d'éclairer un débat trop souvent réduit à des positions aveuglément claniques et émotives. Il n'apporte pas toutes les réponses, mais tel n'était pas son but. Par contre, les questions qu'il soulève méritent qu'on s'y attarde et qu'on en discute, oserais-je dire, à visage découvert.

Jean-Paul Beaumier

Robert Solé

LE PHARAON RENVERSÉ

DIX-HUIT JOURS QUI ONT CHANGÉ L'ÉGYPTE

Les Arènes, Paris, 2011, 243 p. ; 34,95 \$

Même ceux qui ont suivi, jour après jour, les événements du début de l'année 2011 en Égypte qui ont culminé par le départ inouï du président Moubarak après ses 30 ans au pouvoir, liront avec gourmandise ce livre de Robert Solé.

Parce que cet ex-journaliste du journal français *Le Monde*, également essayiste et romancier, maintenant à la retraite, connaît très bien ce pays, où il a passé les premières années de son existence. La complicité teintée d'empathie qui se dégage du récit de cette révolution en témoigne.

Le livre fourmille de détails intéressants et d'anecdotes savoureuses sur ce qui s'est tramé au jour le jour dans ce pays durant ces mémorables semaines. Pendant un temps, le pays réel s'est arrêté, et s'est offert un agréable moment

Les lieux de la culture

Pour ceux qui ne le connaissent pas, Jacques Plante a, à son actif, deux réalisations à Québec : la Caserne d'Ex Machina sur la rue Dalhousie et le Palais Montcalm rénové à la place d'Youville. Il est aussi le concepteur du projet de salle de spectacle Diamant, présenté à la fin du livre, et dont les maquettes et plans font rêver.

Le théâtre est un art millénaire, et l'espace où se créent les œuvres dramatiques a eu, de tout temps, son importance dans la cité. Selon Robert Lepage, qui signe la préface du livre, « c'est le lieu où une communauté fait vivre ou revivre sa culture... où peuvent se tisser les fibres d'une communauté, se rassembler, se raconter ». Mais, déplore le metteur en scène et homme de théâtre, cette fonction sociale est peu prise en compte quand on se soucie de la rentabilité.

Celle-ci fait l'objet de longs débats de nos jours. Il suffit de se référer à la presse locale pour le constater. Mais ce que l'on ne dit pas assez, c'est qu'au Québec, alors que des salles de théâtre existaient depuis près d'un siècle, dès les années 1930, le succès du cinéma avec ses salles élégantes avait fait de cette discipline artistique le parent pauvre évoluant dans toutes sortes d'espaces aménagés : des « lieux », un mot considéré depuis comme synonyme de présence, de convivialité et d'accueil. Il est heureux que, dans de telles conditions, précaires souvent, les arts de la scène aient pu développer une personnalité. Le « lieu » a alors renforcé sa présence dans la ville et son architecture s'est du coup faite porteuse d'identité.

Avec le temps, l'organisation de l'espace que partagent interprètes et spectateurs a évolué et avec elle les rapports qui existent entre eux : rencontre, échange, interaction mais aussi confrontation. Interprètes et spectateurs sont inséparables, les uns ayant absolument besoin des autres, tous deux recherchant cette occasion de se retrouver.

La particularité de ces lieux ne simplifie donc en rien la tâche des architectes, et les détails donnés dans ce livre le montrent bien. Ces concepteurs d'espaces qui ont comme client une personnalité ou une institution du monde du spectacle doivent dès lors bien comprendre ses exigences tout en pensant au confort des spectateurs, l'autre groupe qui lui aussi agit dans ces lieux. Dans le meilleur des cas, et le livre nous en montre des exemples, l'architecte aura conçu des lieux qui sont uniques et spécifiques. Les architectures de performance sont donc, comme le dit Jacques Plante, « de véritables performances d'architecture ».

Dans la première partie de ce livre, nous sont proposés des textes de personnalités québécoises, passionnées, qui vivent avec ces lieux de création et qui se préoccupent de leur devenir. Ce sont des professeurs d'université et des artistes multidisciplinaires qui enseignent le théâtre dans tous ses aspects. Ce sont aussi des architectes, scénographes, acousticiens, éclairagistes, directeurs artistiques et designers d'environnement. À ces écrits s'ajoutent un ensemble de fiches descriptives pour chaque projet, avec l'adresse de son site Internet et les noms de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre ont participé à son édification. Des dessins en plan et en coupe à l'échelle 1/500 complètent ce travail et en font un précieux ouvrage de référence.

Gérald Alexis

Sous la dir. de Jacques Plante

ARCHITECTURES DU SPECTACLE AU QUÉBEC

Publications du Québec, Québec, 2011, 306 p. ; 44,95 \$



d'unité et de bravoure sous le signe de la convivialité et de la tolérance.

Place Tahrir (Libération), au cœur de la capitale, Le Caire, les lourdes brisures du pays ont cédé la place à des solidarités inattendues : des religieux musulmans œuvrant avec des femmes sans voile, des chrétiens priant aux côtés de musulmans, des membres de la classe supérieure main dans la main avec des démunis.

On y passe le temps sous le règne de la bonne humeur : des mariages sont célébrés, des pièces de théâtre sont improvisées, on y chante, on y discute, avec cet unique humour égyptien dont Robert Solé, fort heureusement, nous révèle la subtilité.

Tous ceux qui sont là sont unis par un vif sentiment de ras-le-bol contre l'affairisme, la corruption, le népotisme,

et par un goût affirmé pour la liberté, la démocratie et la dignité.

Reste maintenant à connaître la suite. À ce sujet, l'auteur, comme beaucoup d'Égyptiens, exprime un certain scepticisme. « Le peuple a pris la parole et n'entend pas la lâcher. Mais, après l'euphorie, l'incertitude et l'inquiétude dominant. »

Yvan Cliche